

Les angles morts de la littérature québécoise

PATRICK MOREAU, *Alain Grandbois est-il un écrivain québécois ?*, Montréal, Fides, 2012, 84 pages

Pascal Chevrette

Volume 7, numéro 1, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2012). Compte rendu de [Les angles morts de la littérature québécoise / PATRICK MOREAU, *Alain Grandbois est-il un écrivain québécois ?*, Montréal, Fides, 2012, 84 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(1), 9–10.



LES ANGLES MORTS DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Pascal Chevrette

PATRICK MOREAU

ALAIN GRANDBOIS EST-IL UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS ?

Montréal, Fides, 2012, 84 pages

Patrick Moreau enseigne la littérature au collège Ahuntsic. Aussi rédacteur en chef de la revue *Argument*, il publie en 2008 *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants ?*, un essai coup de poing où il s'interroge sur le niveau anémique de culture des jeunes. Le court texte qu'il publie ces jours-ci chez Fides porte spécifiquement sur le statut de la littérature québécoise, entendue ici comme institution. Moreau y traite de la façon dont on l'enseigne, dont on en parle, comment on la reconnaît et la diffuse.

Le coup d'envoi de ce questionnement lui est venu d'un livre, perdu, un roman formidable dont on a selon lui trop peu parlé, *Les voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois. Ce récit de 1947, découvert au hasard de ses promenades, vient lui servir d'exemple pour élaborer une charge contre «l'orthodoxie culturelle» de la littérature québécoise, une littérature souffrant à son avis de trois maux : populisme, présentisme, manque de perspective temporelle.

L'effet Crémazie

Selon Moreau, Alain Grandbois occupe une place trop à part dans l'enseignement de la littérature d'ici. Alors comment expliquer l'oubli de ce «classique»? Les raisons sont à trouver du côté de réflexes encore trop identitaires que véhiculent les principaux acteurs de la littérature québécoise. Il écrit : «cette méconnaissance, cet oubli partiel dont pâtit le récit grandboisien des *Voyages de Marco Polo* m'apparaît comme un cas d'espèce d'un phénomène bien plus général, de ce que l'on pourrait appeler la faiblesse et aussi les limites de l'institutionnalisation de la littérature québécoise.» On l'aura compris, il n'est nullement ici question du roman en soi (que le lecteur est cependant invité à découvrir) mais ce sont les zones grises du champ littéraire québécois qui sont scrutées à la loupe.

Le premier problème que constate Moreau, c'est qu'ici, mis à part chez les initiés, personne ne lit les classiques. C'est ce qu'il nomme «l'effet Crémazie». Une idée lui venant de ses étudiants d'Ahuntsic qui, débarquant au métro nommé en l'honneur du poète, n'ont aucune idée de son travail : image d'une ignorance généralisée. Les classiques, donc, «on les lit peu, ou on ne les lit pas.»

Du côté des anthologies

Mais la tradition littéraire québécoise souffrirait d'autres maux. L'un d'eux serait à trouver dans les anthologies qu'on fait lire

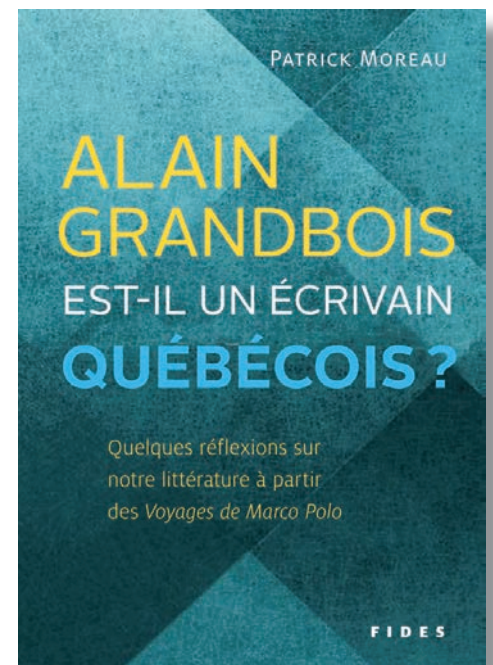
aux étudiants dans les classes du collégial. Ici, absence de véritables critères d'appréciation des œuvres, car ce qui prédomine, c'est le présentisme de ces ouvrages, construits invariablement sur le même modèle. Tous les auteurs, majeurs ou mineurs, y sont présentés de manière analogue, sans véritable hiérarchie. Les auteurs contemporains et les créations les plus récentes (par exemple Pierre Lapointe, Les Cow-boys fringants en chanson populaire; Nelly Arcand, Nicolas Dickner pour le roman) y tiennent la même place que des classiques (Fréchette, Nelligan, Roy, Savard). Ainsi, d'une anthologie à l'autre, les choix lui semblent arbitraires et subjectifs. Par conséquent, ce «présentisme» nourrirait chez les jeunes la confusion néfaste entre le caractère mercantile d'une œuvre (un succès éditorial est garant d'une place dans une anthologie) et la qualité littéraire des auteurs. Mauvais message envoyé aux jeunes lecteurs. La littérature serait donc ici maintenue artificiellement : «en tant que tradition, on a parfois l'impression que la littérature québécoise est portée à bout de bras par une poignée de spécialistes et d'amateurs éclairés.» Ce n'est pas faux.

Le problème est donc de savoir jusqu'où un texte littéraire s'abstrait du contexte particulier d'où il émane. Même des œuvres qui dépeignent les milieux populaires ou ruraux peuvent tendre à l'universel.

Les vieilles querelles

De plus, Moreau croit qu'encore de nos jours, la littérature québécoise est soumise à des critères qui lui sont extérieurs. Autrement dit, ce sont des critères biaisés, à tendance identitaire, qui justifient les choix. Seraient négligées tout autant les qualités stylistiques que les valeurs dites universelles des œuvres. Il se livre ainsi à une petite recension des critiques rédigées sur les œuvres de Grandbois et constate avec dépit qu'au moment de leur publication, était surtout discuté le fait de savoir s'il s'agissait d'œuvre à caractère canadien (entendre ici québécois). L'exotisme de Grandbois, que l'on retrouve aussi dans ses nouvelles d'*Avant le chaos* (se situant surtout en Afrique et en Asie), n'aurait qu'exacerbé des revendications cléricales et patriotiques, voire réactionnaires, des critiques du moment.

Incapables de cerner – ou de se consacrer – au caractère universel d'une œuvre, cer-



tains de ces critiques auraient même fait de Grandbois un auteur français. L'évacuation de Grandbois de la critique dans les années 40 révèle aux yeux de l'essayiste le conflit de valeurs sévissant à cette époque entre les tenants du régionalisme et les auteurs dits exotiques, une querelle littéraire opposant, grosso modo, l'ici et l'ailleurs.

En somme, cette fameuse querelle entre exotiques et régionalistes ne serait pas tout à fait disparue. Protéiforme, elle hanterait encore notre critique et irriguerait trop fortement le discours sur la littérature québécoise. Tout se passerait comme si, en littérature québécoise, «l'épithète y est aussi important que le genre». Cette catégorisation, selon lui, n'est pas un gage de maturité. De désigner les œuvres comme «québécoises» implique le problème. Le roman d'ici devrait être lu sans que soit nécessaire le qualificatif «québécois», sinon l'on entretient une stérile opposition entre ce qui est et ce qui n'est pas.

Liste popu-liste

Dans une dernière partie de l'essai, Moreau répond au critique littéraire Louis Cornellier, chroniqueur au *Devoir*, enseignant également la littérature au niveau collégial, qui, en 2008, dans une lettre à ses collègues, avait plaidé en faveur de la constitution d'un corpus d'incontournables, visant ainsi à définir des «raisons communes» littéraires. Moreau critique sévèrement les choix de Cornellier, qu'il juge partiels et populistes. Outre le populisme, Moreau reproche aussi à Cornellier d'établir ses critères en fonction d'une préoccupation pédagogique (lisibilité et accessibilité des œuvres), ce qui ne contribuerait pas à établir une solide tradition de lectures, car trop intimement liée au système d'éducation.

S'il dénonce la dimension identitaire de certains choix de Cornellier, il n'échappe cependant pas à la problématique de la mémoire et de l'identité en proposant d'autres noms, ceux de Buies, de Fréchette



suite de la page 9

et de Garneau. Car au fond, ces classiques trouvent aussi leur place en regard de certaines valeurs collectives et identitaires. Le problème est donc de savoir jusqu'où un texte littéraire s'abstrait du contexte particulier d'où il émane. Même des œuvres qui dépeignent les milieux populaires ou ruraux peuvent tendre à l'universel. En réalité, pas plus au Québec qu'en France, le champ littéraire n'est exempt de ces «faiblesses». *La chanson de Roland* et les romans courtois renvoient eux aussi à des traits identitaires de la littérature française, ils sont sa littérature du terroir. Les émotions que suscite une œuvre ne sont après tout jamais complètement étrangères aux valeurs qui réunissent la communauté de ses lecteurs.

Moreau perçoit donc une «vision plutôt restrictive» de la littérature québécoise et le fait qu'elle soit «fondée sur une définition a priori de la culture québécoise». Il en dénonce le rejet de l'élitisme, anathème qui remonte aux écrits de Mgr Camille Roy et de l'abbé Casgrain. Au-delà de ces faiblesses, il serait toutefois intéressant que l'essayiste élabore davantage sur les critères nécessaires au renforcement de l'institution qu'il critique. Il est évident que la littérature d'ici, étant donné sa situation nord-américaine, reflète une certaine fragilité. Mais nous sommes loin des choix cléricaux qui ont prévalu dans l'établissement des canons littéraires d'antan. Le cas de Grandbois met la puce à l'oreille sur un certain repli propre à la période de l'après-guerre mais, aujourd'hui, ne réserve-t-on pas, par exemple, à Gil Courtemanche et à son roman *Un dimanche à la piscine à Kigali*, une place de choix dans nos corpus?

Les définitions relatives de la culture et la suspicion postmoderne envers tout ce qui s'érige comme un modèle entrent en jeu dans cette équation complexe. Dans une ère d'hypermédiatisation et de commercialisation de la culture, le panthéon des Grands est un édifice fragile.

La vie dure des classiques

Les Voyages de Marco Polo est un livre que Moreau fait bien de sortir des boules à mite. Cela dit, la littérature québécoise actuelle se comprend-elle uniquement à l'aune des critères identitaires? Ça ne semble plus être le cas. Ce qu'appelle de tous vœux l'essai de Moreau ne se manifeste-t-il pas déjà dans l'incroyable diversité des œuvres québécoises. Et ne doit-on pas reconnaître aujourd'hui que toute critique contient de toute façon une part d'idéologie. Si l'institution littéraire québécoise est encore teintée de la querelle régionaliste/exotique, la réalité du monde de la publication semble tout de même plus décomplexée que celle de jadis; en tout cas, ceux qui lisent ici, lisent de plus en plus du «roman», comme on lit du «roman» en France. Le Prix littéraire des collégiens, bien qu'il s'agisse d'une initiative «portée à bout de bras par une poignée de spécialistes et d'amateurs éclairés», est à cet égard un bel exemple de cette évolution. Gardons à l'esprit, qu'il demeure tout à fait juste de lutter contre une perception qui subsiste, mais il faut reconnaître qu'il y a eu évolution au fil des ans.

Quant à la question des classiques et de la tradition littéraire, elle n'est pas simple. Face à des influences culturelles et médiatiques de plus en plus présentes (c'est dans ce sens qu'on devrait parler de présentisme ou de l'effet Crémazie), les lecteurs d'aujourd'hui ont bien sûr besoin de repères culturels solides. Mais le manque de lecteurs n'est pas seulement imputable à un repli identitaire et à la résurgence de vieilles querelles littéraires. Les définitions relatives de la culture et la suspicion postmoderne envers tout ce qui s'érige comme un modèle entrent en jeu dans cette équation complexe. Dans une ère d'hypermédiatisation et de commercialisation de la culture, le panthéon des Grands est un édifice fragile. Le Québec bat au rythme de ces transformations comme les autres coins du monde et évidemment, il trouve ébranlés, lui aussi, les fondements de cette culture classique et humaniste que l'on nommait jadis les «belles-lettres». ❖

Ce qui cherche à naître

Robert Laplante

parution novembre 2012
L'Action nationale Éditeur



Frédéric Metthé, Beauté volée - 2010

Prolongement du premier recueil paru sous le titre de **Chronique de l'enfermement** décrivant la mise en place du dispositif canadien destiné à consacrer la minorisation définitive du Québec, **Ce qui cherche à naître** réunit des textes de la deuxième moitié du cycle post-référendaire pour contribuer à la recomposition en cours des forces nationales.

Disponible à la boutique de L'Action nationale